

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouvelle, polar et roman

Sébastien McLaughlin, Stéphane Picher et Laurence Perron

Numéro 177, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

McLaughlin, S., Picher, S. & Perron, L. (2020). Compte rendu de [Nouvelle, polar et roman]. *Lettres québécoises*, (177), 33–36.

Recoudre les temps vécus

Sébastien McLaughlin

Le premier recueil de nouvelles de l'écrivain montréalais Kaie Kellough, *Dominoes at the Crossroads*, forge une contre-mémoire du Canada (néo)colonial.

Après l'ouvrage de poésie *Magnetic Equator* (McLelland & Stewart, 2019) et son premier roman *Accordéon* (ARP, 2016), Kaie Kellough lance ici un recueil de nouvelles qui témoigne d'une sensibilité plus immédiatement fictionnelle que ses écrits précédents.

Les textes puisent leur matière à même divers lieux de mémoire de Noirs ou d'Afro-Caribéens habitant Montréal et le Canada. Kellough a d'abord été poète sonore et musicien, deux pratiques qui résonnent le plus puissamment dans les passages où la présence explicite de la musique et du son domine l'intrigue. Le dispositif musical essaime aussi sur le plan formel, puisque certains motifs (une inscription sur un étui de saxophone, le tableau *La mort du général Wolfe*, l'occupation du local d'informatique à l'Université Sir-George-Williams) reviennent encore et encore, ce qui crée un effet d'orchestration. L'agencement répété des référents, qui rappelle le *sampling*, fait advenir un vocabulaire symbolique oscillant entre accumulation et superposition.

De l'anecdote à l'archive

L'auteur est lui-même un personnage (à la troisième personne) de quelques nouvelles, inscrivant nettement (et peut-être trop lourdement) le souci de représenter le décalage des perspectives de même que le déphasage des voix. Ce procédé, qui engendre un effet à la fois de recul et d'inclusion, tend à rendre manifeste la conscience que les lieux de contre-mémoire ainsi inscrits sont les produits d'une expérience partagée.

La notion de partage est ici à considérer dans un double sens : elle dénote la communion, mais aussi le clivage. La plume de Kellough met souvent en scène, dans ce livre comme dans les autres, l'expérience du conflit moral et psychique des personnes en situation de minorité sociale et économique. L'intrigue d'une nouvelle de la seconde moitié du recueil, « We Free Kings », qui traite de l'homosexualité diasporique et de ses aléas, est à cet égard probante. Elle met en relief la perspective désengagée du père de famille complexé par la petitesse de la communauté afro-descendante de ses souvenirs : « *[M]ost days I don't think about any of this at all. I drink my espresso, I calculate the fastest way to pay off my mortgage, I worry about my children, I arrive early to work. I live.* »

La composition du recueil recèle ainsi une envergure documentaire, appuyée par un magnétisme décomplexé des voix qui donne envie de les lire : les narrateurs sont le plus souvent sympathiques et méditatifs. Le dispositif du rêve éveillé est plus facilement perceptible à partir de cette fermeté psychologique, établissant certains liens plus mystiques entre l'archive défaillante et l'expérience contemporaine : à titre d'exemple, le narrateur musicien de la nouvelle « Petit Marronage » rêve à répétition qu'il s'incarne dans le corps d'Angélique, cette esclave condamnée à

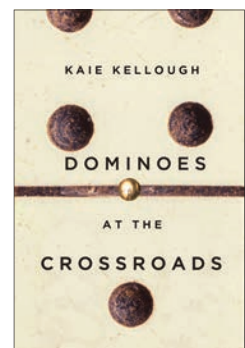
mort pour avoir assassiné sa maîtresse dans le Montréal de la Nouvelle-France.

Aplanissement rhétorique

Par ailleurs, le dire-vrai de ce montage historique tarde quelque peu à se faire sentir. La première moitié du recueil contient deux nouvelles dont les lourds prétextes narratifs font obstacle à la forme. « La question ordinaire et extraordinaire », le texte liminaire, emprunte la rhétorique d'une conférence universitaire donnée dans la foulée du 475^e anniversaire de la « fondation » de Montréal. Il s'agit d'une explicitation facétieuse de l'œuvre de l'auteur : le conférencier, son arrière-petit-fils, débite un panorama de sa carrière d'écrivain dans le cadre d'une conférence sur l'appartenance afro-diasporique à Montréal. Le texte ne réussit jamais véritablement à percer le voile de sa rétrospection et à mener le discours historique jusqu'au bout de ses paradoxes. On aurait préféré une approche encore moins littérale, plus convulsive, puisqu'on ne croit pas à l'épaisseur du prétexte réflexif.

Il en va de même pour la troisième nouvelle, « Shooting the General », narrée de la perspective d'Hamidou Diop, l'espion sénégalais qui talonne le narrateur de *Prochain épisode* à Lausanne – posture d'énonciation reprise plus tard dans le livre. Cette réécriture du roman d'Aquin du point de vue d'un personnage secondaire s'avère finalement un peu trop timide. L'univocité de la narration, qui souligne tout de même bien la tendance historique à faire disparaître des personnages tel Diop, ne semble que plus ou moins s'affranchir, sur le plan stylistique, de son héritage du texte source. Le prétexte de la nouvelle, pourtant très bien choisi, nous laisse sur notre faim.

Qu'à cela ne tienne, Kellough se risque, dans ce recueil, à une écriture d'une envergure sociale que peu d'autres osent, notamment en proposant un éventail vertigineux de personnages, de biens et de spectres postcoloniaux, et en brossant vivement le détail de leur circulation. Il ouvre ainsi un chantier littéraire rigoureux, libre et générateur d'un grand potentiel critique.



☆☆☆

Kaie Kellough

Dominoes at the Crossroads

Montréal, Véhicule Press, coll. « Esplanade Books »

2020, 180 p., 19,95 \$

Ne tirez pas sur le curé

Stéphane Picher

Une anecdote intrigante et bien de chez nous, des personnages fièrement campés et un romancier qui commence à connaître son métier : que d'ingrédients pour un livre non sans qualités, mais dispensable !

Daniel Lessard a-t-il encore besoin de présentation ? Journaliste à Radio-Canada, aujourd'hui retraité (mais pas tant), membre de l'Ordre du Canada, il a écrit depuis 2011 plusieurs romans, souvent historiques (la série des *Maggie*) ou policiers. Son dernier, *La dalle des morts*, est un mélange inégalement proportionné des deux genres.

Le roman est largement basé sur des faits historiques : l'auteur a même, avec la permission des familles, utilisé certains noms véritables. Malgré cette prémisse qui pourrait évoquer un « roman de journaliste », où tout serait dans les faits et la documentation, l'auteur sait raconter une histoire avec un style alerte. On a donc affaire à un véritable roman.

Clochers

L'histoire commence en 1938 à Saint-Léon-de-Standon, village situé à la jonction du canton de Bellechasse et de la Beauce, où Alyre Verreault, le nouveau curé autoritaire, rencontre une vive opposition. C'est que l'emplacement du nouveau cimetière, qu'il a choisi et dont il ne veut pas déborder, est situé en terrain humide. Qui voudrait enterrer ses morts dans l'eau ? Une noyade éternelle, en quelque sorte, qui ne fait pas l'affaire de tous.

Mais allez donc défier un curé, un homme de Dieu ! Il faut s'organiser. C'est ce que fera Gonzague Nadeau, entraînant ses enfants et alliés – certains bien malgré eux ! – dans cette aventure très risquée. Les partisans du curé se regroupent également, menés par Dorilas Gagnon. Ce qui complique le conflit, mais le rend aussi plus intéressant, c'est qu'Odile Nadeau (fille de Gonzague) et Flavien Gagnon (vous l'aurez deviné, fils de Dorilas, l'ennemi des Nadeau) se sont promis l'un à l'autre. Shakespeare, quand tu nous tiens...

Le curé Verreault est têtue, mais son ennemi Gonzague l'est tout autant ; toutefois, ce dernier a probablement plus à perdre. Faisant écho à l'anecdote qui l'a inspiré, le roman montre que la guerre entre les deux ennemis jurés aura des répercussions sur plusieurs années... et sur plus d'une génération !

Lessard n'est pas tombé dans le piège du pittoresque à tout prix. Ses vifs dialogues sont teintés par le parler populaire de l'entre-deux-guerres, mais ils ne vont pas jusqu'à la caricature. Le romancier adopte un point de vue qui pourrait s'apparenter au « réalisme », si l'expression n'était pas si galvaudée : ses personnages sont décrits dans leur milieu, avec leurs conflits intérieurs et extérieurs, leurs aspirations et leurs peurs. Qui plus est, les protagonistes féminins possèdent de véritables motivations. Une chose, toutefois, m'a agacé les oreilles : tous ces prénoms aux sons étranges et d'une autre époque. Y avait-il vraiment autant de Praxède, de Vénérand, de Zéphirie,

d'Alyre et de Linière dans la Beauce des années 1930 ? Peut-être, en fait ! Mais ce petit côté folklorique m'a fait décrocher par moments, ce qui en dit peut-être davantage sur moi que sur le livre.

Métaphore pour une autre fois

J'aurais aimé que *La dalle des morts* soit exactement à mi-chemin du roman policier et du roman historique, comme Saint-Léon-de-Standon est situé sur la frontière séparant la Beauce de Bellechasse : une telle image aurait bien conclu cette critique. Malheureusement, Lessard penche très nettement du côté historique avec sa chronique sociale d'époque, qui comporte somme toute assez peu d'ingrédients « polar ». Si je dis « malheureusement », ce n'est pas parce que je critique le genre historique, mais bien parce que nous, amateurs de polars, avons été à moitié trompés par le titre du livre, *La dalle des morts*, sa couverture – une scène de nuit sombre avec des éclats indigo – et les excursions précédentes de l'auteur dans le genre (*Pévil sur le fleuve*, *La louve aux abois*). On peut penser que votre libraire a conclu la même chose et l'a classé pas loin du dernier Martin Michaud. Je vous laisse vérifier.

D'un point de vue purement littéraire, *La dalle des morts*, malgré la plume aguerrie de Lessard, un mélange de comique et de tragique qui ne manque pas de charme et une intrigue « pure laine » que le recul rend exotique, n'offre pas un regard transcendant sur ce pan surprenant de l'histoire, ni sur ses acteurs. D'ailleurs, le style fulgurant ou novateur de l'écrivain, qui eût pu faire de *La dalle des morts* une œuvre au sens fort du terme, tout comme le sentiment d'urgence ou de noirceur propre aux meilleurs polars ne sont pas non plus très présents. Reste un divertissement juste un peu plus élevé que la moyenne.



☆☆
Daniel Lessard
La dalle des morts
Rosemère, Pierre Tisseyre
2019, 360 p., 34,95 \$

CRÉATION LITTÉRAIRE

à la maîtrise et au doctorat

USherbrooke.ca/creation-litteraire



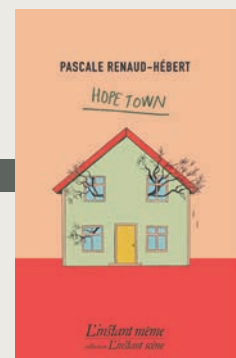
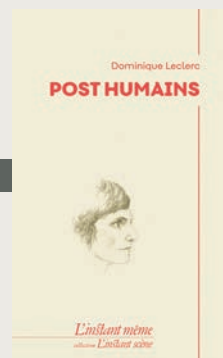
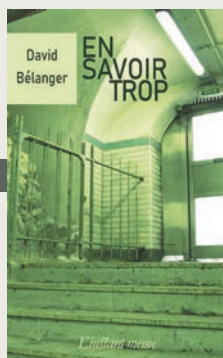
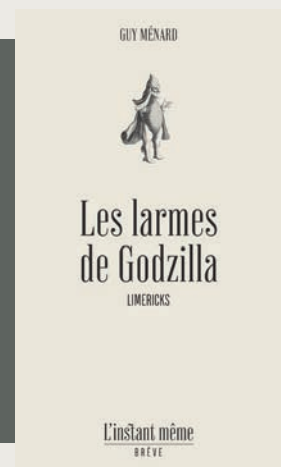
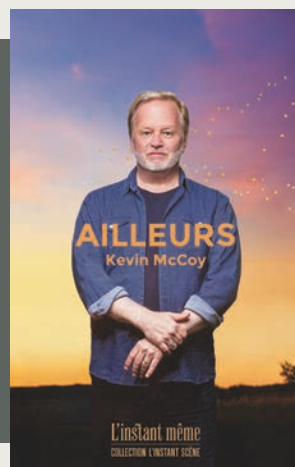
La fiction, la poésie et la création vous intéressent et vous aimeriez mener à bien un projet d'écriture d'envergure en contexte universitaire?

Le cheminement en études littéraires et culturelles (recherche-crédation) vous offre la possibilité d'écrire et de réfléchir à votre démarche d'écriture sous la supervision de l'une de nos professeurs écrivaines et chercheuses.



L'instant même

Nouveautés
2020



Des tornades et des verres d'eau

Laurence Perron

Dans *Les échappatoires*, la maternité, l'autonomie financière, le rapport à la dépendance sont autant de tornades qui transportent Dorothy vers des contrées d'Oz où les souhaits ne sont pas exaucés et où il n'y a de toute façon personne à qui les adresser.

Peut-être est-ce la couverture du premier ouvrage de René-Philippe Hénault qui, avant même qu'on en entame la lecture, avec son ciel prune et la teinte rosée des phares éclaboussant le tableau de bord, nous ramène au *Désert mauve*, de Nicole Brossard, ce roman relatant les escapades automobiles de Mélanie, puis les difficultés qu'éprouve Maude Laures à les traduire en récit.

Il est en tout cas sûr que l'ombre de l'écrivaine et militante est loin de se dissiper au fil des pages des *Échappatoires* : le destin de Dorothy, cette femme fatiguée qui multiplie les parcours sur l'autoroute comme autant de soupapes par lesquelles exfiltrer la pression du quotidien, semble condenser en un personnage les fugues de Mélanie et la sédentarité de sa mère Kathy, ces femmes assoiffées de réel que portaitrait Brossard en 1987.

Fission

Sur le devant de la scène se déploie les relations mère-fille : Dorothy et Linda, malgré leur refus obstiné face à l'hostilité d'un même monde, subissent et entretiennent une incapacité mutuelle à être solidaires des malheurs incommunicables de l'autre. Tandis que pour Dorothy, prendre en charge ses enfants signifie pressentir les limites de ses libertés comme de ses aptitudes, pour Linda, mettre au monde Tanya, à la toute fin du roman, la soustrait à l'obligation d'être le parent de sa propre mère. Le thème de l'énergie atomique, qui occupait Brossard, est ici devenu celui de la famille nucléaire.

Si le décor dans lequel Hénault plante l'action diffère de l'Arizona du *Désert mauve*, on peut encore l'y assimiler par la place occupée par les femmes : alors que les boys clubs (du patronat à la prison) constituent la tapisserie inquiétante du roman, les hommes ne demeurent en revanche que des protagonistes d'arrière-plan (des « hommes longs », pourrait-on dire, pour perpétuer l'analogie).

Avec ou sans jauge

Pourtant, pas de métarécit à l'horizon ici : la réalité du roman du jeune auteur se déploie, linéaire, aride – on voudrait presque dire « désertique » –, comme les chemins bitumés qu'emprunte Dorothy, sinon comme sa vie. Suffisamment pour que je me pose la question : s'il est difficile de parler des *Échappatoires* sans convoquer aussi abondamment un autre roman, c'est peut-être, en effet, que l'écriture présente trop peu de relief et de bifurcations pour qu'on la parcoure sans copilote.

Victor Bégin, dans sa critique du roman (*Les méconnus*), décrit d'ailleurs l'ouvrage comme « une plaine textuelle qui mériterait d'être plus rugueuse et hors de la rigidité de la convention » et déplore ce qu'il appelle son « conservatisme ». S'il est vrai qu'a

priori, une prose peu ornementale comme celle d'Hénault surprend (surtout dans une collection chapeauté par les éditeurs de Poètes de brousse), attribuer à une lacune poétique ce problème me semble être une manière de le résoudre rapidement.

C'est que les échappatoires du titre, finalement, renvoient à des évasions temporaires. Sans cesse, les personnages fuient des situations immédiates, mais sont confrontés à l'impossibilité de s'extraire réellement de leur condition. Les histoires dépeintes sont à la fois tragiques et ordinaires. Ce sont celles de gens dont les chèques rebondissent, dont les factures s'accumulent, dont les heures supplémentaires s'additionnent – dont les seules libertés provisoires se mesurent à l'aiguille du tachymètre de la voiture.

Des mots pour le dire

Certes, Bégin n'a pas tort de dire que « ni Dorothy ni Linda ne possède cette coquetterie qui les différencierait du reste du monde », ou que « les personnages principaux vivent les actions du livre sans jamais prendre possession de leur destin ». Mais cette difficile accession à l'agentivité et cette dissolution du sujet dans son rôle social ne sont-elles pas précisément des enjeux du livre d'Hénault ? Quel temps et quel lieu existent, de toute façon, pour la « coquetterie » des Dorothy et des Linda ?

Ce à quoi Hénault s'attache, dirait Édouard Louis, c'est à la possibilité pour la littérature de produire un discours qui laisse deviner les lignes de force traversant le social sans toutefois y réduire les individus. Qu'aurait-on à faire, finalement, d'un programme esthétique qui nierait carrément la réalité linguistique des individus dont il cherche à saisir l'existence ? Peut-être par considération pour la limitation systématique des accès à la culture des dominés, *Les échappatoires* est sans doute moins sobre et répétitif qu'il n'est attentif aux vies auxquelles il renvoie, nous rappelant qu'au-delà des moyens financiers, la précarité implique aussi une dévaluation constante des moyens d'expression des classes socialement dévalorisées.



☆☆☆

René-Philippe Hénault

Les échappatoires

Montréal, Poètes de brousse

2019, 152 p., 22 \$